

Ourednik raconte le XXe siècle en un seul souffle

Le jeune écrivain tchèque vivant à Paris, passionné par les questions de langage, propose une vision burlesque de l'histoire de l'Europe contemporaine, mêlant le tragique et l'anecdotique pour faire ressortir l'absurde. Par Isabelle Rüf

PATRIK OUREDNIK

Europeana

Une Brève Histoire du XXe siècle

Trad. de Marianne Canavaggio
Allia, 152 p.

LE TON EST DONNÉ dès les premières lignes: «Les Américains qui ont débarqué en 1944 en Normandie étaient de vrais gaillards ils mesuraient en moyenne 1m73 et si on avait pu les ranger bout à bout plante des pieds contre crâne ils auraient mesuré 38 kilomètres.» Cette image incongrue – qui évoque les schémas de «rangement» des esclaves sur les bateaux négriers – est significative de la

manière de Patrik Ourednik. Dans *Europeana. Une Brève Histoire du XXe siècle* (*Europeana. Stručný dějiny dvacátého věku*, 2001), il juxtapose le tragique et l'anecdotique comme il aligne les mots, sans ponctuation, et comme il mêle les niveaux de langage, bousculant au passage la chronologie et créant un efficace effet de distanciation et de comique.

Ce jeune auteur tchèque, né à Prague en 1957 d'une mère française, vit à Paris. Il a quitté la Tchécoslovaquie en 1983, pour avoir le droit «à un peu de rigolade» comme tout un chacun. Il a dû trouver matière chez Rabelais, Jarry, Queneau ou Beckett qu'il a traduits en tchèque ou chez Bohumil Hrabal, qu'il a fait passer en fran-

çais. Coauteur de l'*Encyclopedia Universalis*, il se distingue par un goût du jeu qui se manifeste dans son œuvre publiée en tchèque: un dictionnaire de la langue populaire et argotique, un essai intitulé *A la Recherche de la langue perdue*, et une encyclopédie des citations bibliques et apocryphes. Dans *Europeana*, il y a probablement aussi pas mal d'informations inventées, encore que, dans l'histoire du siècle dernier, la réalité dépasse souvent la fiction.

Cette *Brève Histoire du XXe siècle* a connu un grand succès dans sa terre natale où elle a été déclarée «livre de l'année» en 2001. Sur le registre du discours scientifique, sans jamais émettre en son nom de jugement de va-

leur, l'«historien» navigue dans les stéréotypes, n'hésitant pas à reprendre certains motifs, pour nous montrer, sans doute, que l'Histoire bégaie. Ainsi on rencontre plusieurs fois la figure pathétique de la jeune juive qui «survécute à la guerre en jouant au violon des airs de la Veuve Joyeuse sur le quai de la gare du camp du Struthof» ou celle de ce soldat italien qui, en 1917, écrivait à sa sœur: «JE SENS M'ABANDONNER PEU À PEU CÉ QU'IL Y AVAIT DE BON EN MOI ET JE ME SENS DE JOUR EN JOUR PLUS POSITIF.»

A côté de ces éléments tragiques, des renseignements burlesques, comme l'apparition en 1986 de la poupée Barbie dans le

costume rayé des camps de concentration, des statistiques bizarres: «Dans les années soixante, l'Europe comptait 25% de femmes et 15% de névrosés et les journalistes disaient que c'était la maladie du siècle.»

Le bilan du siècle est quand même «globalement négatif»

Patrik Ourednik traque les stéréotypes: «Et les Espagnols dansaient le flamenco et les Tziganes lançaient des regards noirs et les Russes étaient arrogants et les Suédois pragmatiques et les Juifs rusés et les Français insouciantes et les Anglais prétentieux et les Portugais attardés.» Énumération immédiatement suivie des avis divergents des sociologues, des anthropologues, des ethnologues

sur le sujet. Il débusque aussi les peurs millénaristes, les utopies, aimables ou délirantes, les idéologies, les modes qui régissent les manières de s'accoupler, les multiples manières d'«optimiser l'homme».

Une des stratégies consiste à sauter du général au particulier, de la bombe atomique au pilote qui avait baptisé ENOLA GAY l'avion d'Hiroshima «parce que c'était le nom de sa grand-mère irlandaise et qu'il le trouvait rigolo». Une autre, très efficace, réside dans les mots clés inscrits dans la marge, comme dans les ouvrages anciens. Ils résument l'idée générale de manière à en souligner l'absurdité. Il en résulte une relativisation de tout qui engendre le rire – et parfois la lassitude – car le bilan du siècle est quand même «globalement négatif!»

Et si Patrik Ourednik clôt son parcours avec la fin de l'histoire, il conclut: «Mais beaucoup de gens ne connaissent pas cette théorie et continuaient à faire de l'histoire comme si de rien n'était.» ■